

# Courir le risque d'avoir tort

Maurizio Ferraris •

*EHESS, 5 décembre 2014*

Lorsqu'avec Barbara Carnevali et Emanuele Coccia nous avons pris l'initiative de cet après-midi, s'est imposée à nous (aurait dit Derrida) l'expression "Derrida à sa place" - avec sa "syntaxe compliquée" (aurait dit encore Derrida).

I.

Derrida à sa place – Derrida à cette place où il a enseigné pendant vingt ans. A l'endroit qu'il appelait "son officine", où il préparait ses séminaires. Qui était aussi son parking : cet emplacement pour sa voiture qui (m'a-t-il confié avec ironie) était une des raisons pour lesquelles il n'avait pas pris sa retraite à soixante-cinq ans. Sinon, comment trouver une place où se garer en plein centre de Paris?

Les places/ endroits sont importants. Une bonne partie de son époque à l'Ecole Normale a été une période de déconstruction. Une période qui réélaborait des événements historiques et personnels, de la débâcle française de 1940 (n'oublions pas que dans un texte sur la déconstruction Levinas la compare à la situation de la France qui se rend, d'une manière qui donne à réfléchir) à Derrida chassé de son école en Algérie, en 1942 ; de la défaite de Diên Biên Phu de 1954, l'année du *mémoire* sur le problème de la genèse de la phénoménologie, à l'indépendance de l'Algérie en 1962, qui coïncide, comme l'a justement souligné Nancy, avec la première publication de Derrida, donc avec sa propre déclaration d'indépendance, la longue introduction à l'*Origine de la géométrie* de Husserl.

Il s'agit de ces "séismes" (comme il aurait dit) qui sont à la base de l'activité, disons, de la "déconstruction classique", ces textes des années Soixante et Soixante-dix, souvent provocateurs aussi dans leur forme, comme dans le cas de *Glas*, souvent

---

• Università di Torino.

caractérisés par un défi entre littérature et philosophie, comme dans la joute avec Sollers.

Déconstructeur, généalogiste, analyste de soi comme du monde, le philosophe trouve sa raison d'être dans le démasquage de ces tromperies, comme le suggérait naïvement un de mes jeunes collègues américains, qui il y a une trentaine d'années m'écrivait en disant que cet été-là il n'allait pas bouger de chez lui : il s'enfermerait dans son bureau, à la manière d'Alfieri, "deconstructing everybody". Vaste programme, qui toutefois saisissait avec exactitude la manière dont le philosophe exerçait son art, à 360 degrés, et comme on le dirait de nos jours, "sans transiger".

## II.

Mais lorsqu'en 1983 Derrida est élu à l'EHESS, la situation a beaucoup changé. Maintenant, à l'EHESS, Derrida a sa place: sans accent. Non seulement il n'est plus "Derrida hors de soi", comme dans l'article sur *Glas* de Christian Delacampagne dans «Critique», en 1974. C'est Derrida *chez soi*, ce qui n'est pas nécessairement une situation favorable. Non seulement sa renommée a grandi, mais surtout il a pu éprouver, je crois, une sensation très gênante pour un professeur peu ou prou reconnu, à savoir la présence gênante des imitateurs: "Dieu me garde de mes amis".

En 1980, en inaugurant le premier des trois colloques de Cerisy consacrés à son travail, Derrida prononce un discours à contre-courant, presque un rappel à l'ordre, en tout cas le contraire spéculaire de la conférence *Eperons*, déconstructive à l'extrême, qu'il avait tenue huit ans auparavant lors du colloque de Cerisy sur Nietzsche. Dans *D'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie* Derrida renvoie au Kant critique de la *Schwärmerei* (**de l'enthousiasme idiot**) en philosophie, et il met en garde contre la facilité avec laquelle on peut se convaincre d'être des philosophes révolutionnaires en déclarant la fin de ceci et de cela, la mort de Dieu, la mort de l'homme, la fin de l'histoire.

Certes, les exemples ne manquaient pas, même parmi les adversaires (Foucault), mais je suis certain qu'il parlait aussi *pro domo sua*, pour décourager ce que je définirais un "déconstructivisme vulgaire", la tendance à faire de la déconstruction un jeu frivole, un "deconstructing everybody" d'autant plus radical qu'insignifiant, comme cela s'est produit en donnant le ton à toute une pseudo-philosophie radicale et hyper-déconstructive.

Il faut ajouter que les années de l'EHESS sont aussi les années de la confrontation avec Habermas, du prolongement de la polémique avec Searle, du énième

cas Heidegger, du cas De Man. Autant de moments déplaisants et choquants, qui à mon sens accroissent le besoin chez Derrida de prêter un aspect constructif à la déconstruction, comme cela se produira lors des séminaires de l'EHESS, beaucoup moins byzantins que ceux de l'ENS, bien plus ouverts linguistiquement, et consacrés, en dernière instance, aux Grands Thèmes : la vie, la mort, la démocratie, l'amitié.

### III.

Ces thèmes révèlent la proximité de Derrida avec les auteurs de sa jeunesse algérienne : Rousseau, Nietzsche, Gide, Camus, Sartre, Kierkegaard. Tout est dominé par la pensée fondamentale des dernières années de Derrida, celle qui se campe dans les *Spectres de Marx*, exactement au milieu de son parcours à l'EHESS : "La justice est l'indéconstructible" ; il y a un moment où la déconstruction s'arrête, un seuil indépassable, et qui donne son sens à toute la déconstruction.

Il faut noter que Derrida, comme Lévinas, parle d'éthique et non d'ontologie, et même qu'il oppose l'éthique à l'ontologie. Chez Derrida, la hauntologie est une ontophobie, une résistance politique à l'ontologie que Derrida hérite de Levinas, lequel identifie l'ontologie avec Heidegger, donc avec la "philosophie de l'hitlerisme". Telle est la tache aveugle de tout le système de Derrida, ce qui le fait fonctionner et le mobilise : échapper à l'être.

Pour ma part, je soutiens au contraire que la thèse "la justice est l'indéconstructible" ne peut pas être sans "la réalité est l'inamandable". Sans un monde extérieur et indépendant, cela n'aurait pas de sens de parler de justice et d'indéconstructible, et d'autre part l'inamandable est un terme lié aux grandes chaînes de pensée avec le préfixe -in qui sont au centre de la pensée de Lévinas et de Derrida : l'irréductible, l'inappropriable, l'impossible, l'indécidable.

La forme en -in manifeste une résistance ontologique, que Derrida transforme en résistance éthique et politique, et qui à la limite se retourne contre l'ontologie elle-même. Parmi ces irréductibles et inamandables se trouvent les derniers héros philosophiques de la réflexion de Derrida : le toucher, l'animal, et cet autre inamandable radical qu'est la mort.

### IV.

Derrida n'est plus là, et nous restons, nous, à sa place. Ici se dessine un autre sens de "Derrida à sa place". Et nunc manet, Orpheus, in te, comme chez Virgile, ou

bien, mieux encore, Et nunc manet in te, comme chez Gide, que Derrida a certainement lu.

Un fois, je crois que c'était au printemps 2007, j'avais fait un séminaire à l'EHESS et pour quelque raison, une question administrative je crois, j'étais passé par ici, au 105 du Boulevard Raspail. Je n'y mettais pas les pieds depuis 2002, lorsque j'avais suivi les derniers séminaires de Derrida.

Le grand amphithéâtre plein de spectateurs cosmopolites, le théâtre des lectures de Derrida, celui que nous voyons dans tant d'images et de films, la scène remplie de magnétophones (combien y a-t-il d'enregistrements de la voix de Derrida de par le monde?), les gens assis dans les fauteuils, sur les strapontins, et aussi sur les marches, certains amassés, debout, au fond – le grand amphithéâtre était vide.

Cela allait de soi, il n'y avait pas cours. Mais je suis certain que des années devraient s'écouler avant que, qui sait à quelle occasion, qui sait pour quelle leçon de quel professeur, on retrouve le même climat et la même foule.

C'est une circonstance banale, à laquelle d'ailleurs Derrida tenait, de façon compréhensible. Il insistait pour que tout le monde signe le cahier de présence, pour montrer qu'il avait droit à l'amphithéâtre. Et je me souviens qu'un jour, alors qu'il fumait sa pipe avant le séminaire et que je le félicitais pour cette foule, il avait commenté : "Un jour peut-être qu'il n'y aura personne".

Ce jour était donc venu, non par manque de public, mais par manque de héros. Voilà plus ou moins ce que je pensais alors que je m'asseyais à sa place, dans son fauteuil, pour voir pour la première fois la salle dans la même perspective depuis laquelle il l'avait toujours vue.

V.

J'ai parlé jusqu'ici de Derrida reconstituteur de l'EHESS, j'ai même suggéré que le véritable Derrida est un reconstituteur, mais je sais combien cette position peut être contestée. Où serait ce reconstituteur? Quelles seraient ses reconstitutions?

Je pense que rien ne nous parle davantage de ce Derrida reconstituteur, comme ce passage d'une conversation entre Derrida et Eisenman rapportée par Benoît Peeters dans sa belle biographie de Derrida : "Peter, je voudrais proposer quelque chose. Dans cette association, agissons comme si vous étiez le rêveur, et moi l'architecte, le technicien. Vous serez donc le théoricien et moi celui qui se préoccupe des conséquences pratiques" (p. 464).

De nouveau, dans *Psyché* (pp. 487-8), Derrida lie ouvertement la déconstruction à la construction (donc à la reconstruction, à moins que l'on veuille opérer un *distingo* entre construction et reconstruction, ce qui me semble problématique) : "Les déconstructions seraient faibles si elles étaient négatives, si elles ne construisaient pas" (*Psyché*, p. 487).

Et il précise aussi (p. 338) qu'il avait choisi le terme "déconstruction" au lieu de "destruction" pour souligner qu'il ne s'agissait pas d'un anéantissement – donc pour souligner qu'il s'agissait aussi d'une construction, ou plus exactement d'une reconstruction, car je doute que Derrida, en disant que la déconstruction n'est pas un anéantissement, entendait le contraire littéral de l'anéantissement, à savoir la création *ex nihilo*. Donc, si la déconstruction n'est pas une création *ex nihilo*, elle est nécessairement une reconstruction à partir du matériel déconstruit.

Je sais toutefois que Derrida refuserait cette interprétation. Il l'a fait à chaque fois que la question lui a été ouvertement posée. Par exemple ici ("Autrui est secret parce qu'il est un autre", *Le Monde de l'éducation* n° 284, septembre 2000) : "La déconstruction est avant tout la réaffirmation d'un "oui" originaire. Affirmatif ne veut pas dire positif. Je précise schématiquement ce point pour expliquer que pour certains, l'affirmation se réduisant à la position du positif, la déconstruction soit vouée à reconstruire après une phase de démolition. Non, il n'y a pas plus démolition que reconstruction positive, et il n'y a pas de "phase"".

## VI.

J'en viens à la conclusion. Dans l'entretien que je viens de citer, on reconnaît l'attitude typique de Derrida, une marque de fabrique constante, un processus qui se répète. Il dit que la déconstruction n'est pas purement négative, donc que c'est une reconstruction, si les mots ont un sens. Mais il ajoute juste après que ce n'est pas une reconstruction, donc que c'est une destruction, si les mots ont un sens.

Son objectif déclaré est de faire émerger l'aporie, donc l'*époché* totale, l'envers spéculaire du savoir absolu. Il n'en fait pas un mystère, c'est le centre de sa pensée, la signification intime de sa déconstruction, et c'est dans ces termes que j'ai parlé du caractère crucial de l'aporie dans la pensée de Derrida dans mon *Introduction à Derrida*.

Je m'y attachais à expliquer Derrida aussi clairement que possible. Mais que ferais-je, moi. à la place de Derrida? Contrairement à lui, je ne trouve pas que l'aporie

est meilleure que le savoir absolu. C'est une impasse, où la vie ne nous permet pas de rester longtemps. Il faut décider, on ne vit pas éternellement.

C'est, à mon avis, un problème très présent dans les discours politiques de Derrida. J'ai toujours pensé que ses choix politiques étaient sages et courageux. Mais j'ai toujours eu la sensation que ces choix auraient été les mêmes sans les déconstructions qui les avaient précédés, et que dans tous les cas ils laissaient derrière eux, comme il est naturel, cette aporie. Donc il faut choisir, et il y a trois solutions.

Ou bien répéter l'aporie, la reproduire. Ce qui est légitime, mais il s'agit d'une attitude exégétique qui manifeste une trop grande déférence textuelle, qui donc représente une attitude aux antipodes de ce que Derrida proposait comme démarche philosophique.

Ou bien la reproduire, comme l'a fait par exemple Rorty, ou la pensée faible. Dire que la déconstruction est une forme d'ironie, ou de scepticisme. Ce qui à mon avis est illégitime, vu que cette solution se place aux antipodes de l'ensemble de la pensée de Derrida.

On bien prendre au sérieux l'hypothèse que la déconstruction est, en même temps, une reconstruction. C'est le chemin que j'ai emprunté en me mettant "à la place" de Derrida, comme beaucoup d'autres, et d'une façon pas très originale. En effet, on ne peut pas avoir toujours raison (voilà en dernière analyse la situation qui apparente l'aporie avec le savoir absolu), il faut courir le risque d'avoir tort.